

théurgie. La présentation matérielle du livre est pratiquement irréprochable, même si le corps des caractères est un peu grand à mon goût. Les textes sont donnés en un bloc, que suit la traduction, comme pour Synésios, par exemple, puis le commentaire. L'inconvénient, c'est de rendre la lecture et la vérification malaisées. La bibliographie est imposante. L'auteur a bien fait d'ajouter de commodos index pour les personnes et pour les « Sachbegriffe ». Au total, elle a réussi un très bon ouvrage que liront avec profit tous les spécialistes de l'Antiquité tardive. Jacques SCHAMP

Lucio COCO, *Fozio. Sentenze morali*. Introduzione, traduzione e note a cura di L.C. Florence, Olschki, 2011. 1 vol. 12 x 17 cm, 113 p. Prix : 12 €. ISBN 978-88-222-6106-9.

C'était assurément une bonne idée que d'offrir à nouveau au public le texte grec des Γνωμαί de Photios et d'y joindre une version en langue vernaculaire. L'introduction rappelle en quelques traits sommaires la trajectoire biographique du savant byzantin, avant d'en arriver à l'œuvre publiée d'abord par le Cardinal J. Hergenröther en 1869, puis par l'helléniste de Cracovie Léon Sternbach en 1893. Cette dernière s'inscrit dans le courant millénaire de la littérature sapientielle grecque qui remonte en dernière analyse à Hésiode, mais du côté chrétien s'est développée à partir d'Évagre le Pontique, dont pour survivre les recueils eurent souvent à se cacher sous le masque de Nil d'Ancyre. M. Coco rappelle utilement les diverses formes sous lesquelles se transmirent les travaux du genre. Parmi les *Sentences* de Photios, il en a repéré 30 d'origine païenne, 24 respectivement d'origine patristique et biblique. Rien là d'étonnant : Photios fut toujours un fervent de lectures spirituelles de toute provenance. Fréquemment, la tradition de la littérature de ce type a été quelque peu aventureuse ; le petit recueil de Photios ne fait pas exception à la règle. Hergenröther avait fondé son édition sur un apographe vénitien du manuscrit V (*Vaticanus graecus* 742, un papier du XIV^e s.) et du *Monacensis* 429 du XIV^e s. ; plus avantage, Sternbach avait pu travailler directement sur V qu'il avait collationné avec M (*Parisinus graecus* 690, un parchemin du XII^e s.). Les divers manuscrits ne sont pas d'un contenu rigoureusement identique : M renferme 39 sentences manquantes dans V, qui lui-même en contient 54 absentes de M. Logiquement, l'édition de Sternbach est plus riche que celle de Hergenröther (252 sentences contre 218). La bibliographie de M. Coco est sommaire, notamment pour ce qui a trait à Photios, où la production scientifique en langue française est tout à fait oubliée. En outre, il semble ne pas connaître les éditions récentes des *Lettres* de Photios, souvent rappelées dans les notes, comme il était naturel, et il continue à renvoyer à la *Patrologie grecque*, plus exactement à la fameuse lettre de Photios à Michel de Bulgarie (voir aujourd'hui B. LAOURDAS et L.G. WESTERINK, *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia* vol. 1 *Epistularum pars prima*, Leipzig, Teubner, 1983, p. 1-39 ; il s'agit de la lettre 1). Ainsi, pour la sentence 72 Ἐνὸς ἀνδρὸς σοφοῦ συμβουλή πολλῶν χρημάτων δυνατωτέρα, καὶ γνώμη μία κατὰ καιρὸν εἰσαγομένη πολλῶν ἀνδρείων χειρῶν πολλάκις ὤφθη ἐπικρατεστέρα rappelle *Lettres* 1, p. 27, 826-827 Laourdas-Westernink ἀπερ χειρες πολλῶν καὶ πολλάκις οὐκ εἰργάσαντο, ταῦτα βουλή μία καὶ ἐπάπαξ κατεπεράξατο· δι' ὃ εὐβουλίαν προτίμα πολυχειρίας. L'ouvrage de M. Coco

mériterait une diffusion plus large, si les notes étaient mises à jour dans le sens indiqué (p. 27, n. 7 ; 31, n. 12 ; 43, n. 32 ; 53, n. 50 ; 55, n. 53 ; 97, n. 168 ; 107, n. 186). Des travaux fort méritoires ont été publiés récemment sur les *Loci communes* du Ps.-Maxime le Confesseur. Or M. Coco s'en tient à l'édition de *PG* 91, col. 721-1017. P. 51, n. 46, il cite un certain Chariclès (« Caricle ») que je n'ai pu identifier, voir la belle édition de Sibylle Ihm (*Ps.-Maximus Confessor. Erste kritische Edition einer Redaktion des sacro-profanen Florilegiums Loci communes*, Stuttgart, 2001). Par exemple, 100 = 7, 12./10 Ihm. Photios a ajouté, de son cru probablement, les mots : τοσοῦτους ἀδικεῖς, ὅσοις παρέχειν ἔδδῶνω. Par bonheur, pour tout le recueil, texte et traduction sont juxtaposés et bénéficient d'une annotation séparée, encore que l'on ne décèle pas toujours les motifs du partage. L'ouvrage est muni de quelques répertoires, insuffisants à mes yeux : index scripturaire et analytique (mots italiens). Un index des mots grecs eût rendu davantage de services. Jacques SCHAMP

Jochen SCHULTHEIB, *Generationenbeziehungen in den Confessiones des Augustinus. Theologie und literarische Form in der Spätantike*. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 317 p. (HERMES EINZELSCHRIFTEN, 104). ISBN 978-3-515-09721-5.

À la parution d'un nouveau livre sur les *Confessions* d'Augustin, après tant d'autres, certains reprendraient volontiers la constatation mélancolique de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard. » Schultheiß relève le défi, et il entend bien nous apporter, sinon du révolutionnaire, au moins du nouveau, une nouvelle approche, de nouvelles questions, de nouvelles façons d'y répondre. L'objet qu'il s'est proposé, ce sont les « relations intergénérationnelles » – *Generationenbeziehungen*. Il ne s'agit pas ici de sociologie, ni même proprement d'histoire. Les relations dont il est question ne concernent pas des groupes, mais des personnes. Comment Augustin présente-t-il dans ses *Confessions* ses relations avec ses parents ? Quelles leçons veut-il en tirer pour ses lecteurs ? – voilà les questions initiales de cette étude. Ses parents, avons-nous dit, et déjà sur ce point Schultheiß entend se distinguer du gros de la troupe des interprètes. Ceux-ci portent toute leur attention sur Monique, tandis que Patrice, le père, apparaît chez eux comme un comparse peu doué et peu sympathique, comme un petit bourgeois tout juste propre à faire valoir par son étroitesse d'esprit les qualités de cœur de son épouse. Pour Schultheiß, au contraire, ce père a une réelle importance parce qu'il incarne, aux yeux d'Augustin, l'attitude du commun des hommes, fasciné par le terrestre jusqu'à l'oubli du créateur. Il reste que les pages que Schultheiß consacre à Patrice sont peu de chose à côté de l'omniprésence de Monique. Et l'auteur ne fait ainsi que reprendre à son compte l'attitude d'Augustin lui-même, qui s'applique à marquer son manque de reconnaissance à ce père qui avait fait bien des sacrifices pour assurer à son fils une éducation soignée et un avenir brillant. Monique et Augustin, cette relation entre la mère et le fils tant de fois scrutée par les historiens, voilà ce qui est au cœur du présent ouvrage. Mais Schultheiß procède ici à l'inverse de ce qu'ont fait les historiographes classiques. Ce que ceux-ci ont inlassablement étudié, c'est l'influence de Monique sur Augustin. On en a fait l'histoire ; on en a décrypté les soubassements psychologiques ou psychanalytiques. Schultheiß renverse la perspective. Il ne se demande pas ce que Monique a